Prométhée

Peu de figures de la mythologie hellénique se sont acquis plus de sympathies que le noble Prométhée ; peu aussi ont suscité plus de problèmes[1].

Prométhée est bien hellénique. Son nom même le rattache à la plus ancienne couche des populations de langue indo-européenne des Balkans ; il signifie « le Prévoyant », « le Sage »[2] et se retrouve dans d'autres langues indo-européennes : dans le slave *Přemysl*, nom de l'ancêtre mythique des anciens rois de Bohême[3], et dans le gallois *Pwyll*, nom d'un roi mythique et démiurge : c'est lui qui a apporté aux Gallois les animaux domestiques après un voyage aventureux aux Enfers[4]. Il y a donc lieu de conclure que c'était déjà le nom d'un grand démiurge commun à plusieurs peuples de langue indo-européenne : aux Celtes, aux Slaves et aux Hellènes. D'où il s'ensuit que, de toutes les aventures prê-

1) J. TOUTAIN, *Études de mythologie et d'histoire des religions antiques*, Paris, 1909, p. 182-194 ; Salomon REINACH, *Cultes, mythes et religions*, III (1908), p. 68-91 ; E. SCHWARTZ, *Prometheus bei Hesiod*, dans *Sitzungsber. d. preussischen Akad. d. Wissensch.*, 1915, p. 133-148.

2) Προμηθεύς = Προμηθής, προμηθία de προ et μαθ (racine de μανθάνω) étymologie déjà indiquée par Eschyle. Sont apparentés : Μηδεύς et Μηδινεύς (παρὰ Λυδοῖς ὁ Ζεύς, Hésychios), Μίδας et l'arm. mi *mi(d)t*, *mi(d)tkh* « intelligence, raison », *medeor*, *med-icus*. Voir aussi K. BAPP, *Prometheus*, Programme Oldenbourg (1896), p. 3 et suiv.

3) *Revue Hispanique*, XLVI (1919), p. 516 et suiv. ; LVI (1922), p. 265 et suiv. ; *Revue des Études slaves*, III (1923), p. 86 et suiv. ; *Leuvensche Bijdragen*, XVI (1924), p. 93 et suiv.

4) J. LOTH, *Les Mabinogion*, Paris, 1913, I, p. 81 et suiv. ; voir John RHYS, *Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by Celtic Heathendom*, Londres, 1888, p. 341 ; T. GWYNN JONES, *Welsh Folklore and Folk-Custom*, Londres, 1930, p. 14. A noter que suivant ESCHYLE (*Prométhée Enchaîné*, v. 461 et suiv.), l'homme est redevable à Prométhée de la domestication des animaux tels que le bœuf et le cheval.

tées à Prométhée, celle du vol du feu est bien la primaire et la plus ancienne[1].

Ce qui distingue Prométhée de ses proches parents, c'est qu'il n'est pas seul comme eux, mais que la tradition a conservé sa généalogie. Écoutons Hésiode[2] :

> Japetos épousa la belle Clyméné, fille de l'Océan. Il en eut le fort Atlas, l'orgueilleux Menœtios, l'industrieux Prométhée et l'insensé Épiméthée...

Apollodore est d'accord avec cette généalogie, sauf qu'il nomme Asia épouse de Japetos, et que Menœtios y occupe la dernière place[3].

De ces quatre fils de Japetos il est clair, à en juger par les noms seuls, que deux d'entre eux forment un couple, étant plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le sont des deux autres : c'est Prométhée et Épiméthée, le Prévoyant et l'Imprévoyant, le Sage et l'Insensé. Ces noms, avec leur dualisme prononcé, rappellent la technique des contes bleus à tendance didactique : la brave fille et sa méchante sœur, le doux et charitable héros et son cruel et égoïste frère, l'habile et rusé paysan et son frère, lourd et simpliste, etc. On est donc tenté de ne voir dans Épiméthée qu'une créature secondaire, artificielle, introduite pour faire contraste avec son frère sage et prudent.

Avant de trancher la question il est utile de jeter un coup d'œil sur les mythes relatant le vol du feu. Est-il toujours l'œuvre d'un seul démiurge, ou bien y a-t-il des mythes qui l'attribuent à deux frères ?

D'après une tradition tasmane, le feu fut apporté aux hommes par deux héros, transférés plus tard au ciel, où ils forment toujours la constellation *Gemini*, les Jumeaux divins[4]. A en croire les aborigènes de Victoria, en Australie,

1) Voir aussi L. v. Schroeder, *Arische Religion*, II (Leipzig, 1916), p. 528.
2) *Théogonie*, v. 507.
3) Apollodore, *Bibliothèque*. I, 2, 3.
4) Sir J. G. Frazer, *Myths of the Origin of Fire*, Londres, 1930, p. 4.

deux jouvenceaux, Toordt et Trrar, arrachèrent le feu à un corbeau[1]. Plus tard, le feu ayant été perdu par la négligence des hommes, ils le leur rapportèrent d'une montagne où l'avait caché le corbeau. Trrar leur fit, de plus, trouver les bois qu'il faut pour faire le feu ; il leur en enseigna aussi l'usage[2].

Aux dires des indigènes de Hawaï, Kaneloa, frère jumeau de Kane, procura aux hommes la banane et le feu[3]. Suivant les traditions des insulaires du détroit de Torrès, les héros Naga et Waiati enlevèrent le feu à Iki, qui le gardait entre le pouce et l'index. Naga vola le feu ; Waiati enseigna aux hommes à s'en servir pour cuire le poisson[4].

Les Bakairi, tribu indigène du Brésil central, affirment que deux grands frères jumeaux, Keri et Kami, transformés en poisson et en escargot, volèrent le feu à certain animal connu des naturalistes sous le nom de *Canis vetulus*[5]. Aux dires des Indiens Warrau de la Guyane britannique deux frères jumeaux, Makunaima et Pia, nés d'une morte et élevés par une grenouille gardienne du feu (qu'elle leur cachait pourtant), finirent par la tuer. De son corps, le feu passa dans certain bois, nommé *hima-heru*, d'où l'on l'obtient toujours par le frottement de deux morceaux[6]. Les Tarumas, autre tribu indienne de cette région, prétendent qu'au commencement des choses, il y avait deux frères, Ajijeko et Duid. Ce dernier devint l'ancêtre de l'humanité avec une femme trouvée dans les forêts, gardienne du feu : c'est d'elle que l'autre frère se le procura sous des menaces[7]. D'après les Indiens Tupi, deux héros jumeaux auraient extrait le

1) Sur le rôle du corbeau dans ces mythes, voir ma *Genèse des Mythes*, Paris, 1938, p. 303.
2) Frazer, *op. cit.*, p. 16-17.
3) A. Bastian, *Inselgruppen in Oceanien*, Berlin, 1883, p. 231.
4) *Reports of the Cambridge Anthropological Expedition to Torres Straits*, I (Cambridge, 1925), p. 406.
5) Frazer, p. 129.
6) *Ibid.*, p. 131-132.
7) *Ibid.*, p. 132-133.

feu du dos du priodonte, d'où la tache noire qu'on voit toujours sur le dos de l'animal[1].

Ces analogies ne justifient pas, bien entendu, la conclusion que Prométhée et Épiméthée ont joué un rôle analogue dans les plus anciennes traditions, aujourd'hui perdues, de la Grèce. Pour établir ce fait avec une certaine probabilité, il faut d'autres preuves.

Dans la tradition hellénique, le rôle d'Épiméthée est des plus effacés : il ne sert en somme qu'à recevoir la belle Pandore et à se laisser duper par elle. Dans Hésiode, son rôle n'est pas seulement effacé ; il est même superflu. Considérons ce récit.

Prométhée a dérobé le feu céleste pour en faire don aux hommes, ses créatures. Écumant de rage, Zeus jure de tirer une vengeance éclatante des mortels[2] :

Il ordonne à Héphaistos de mélanger de la terre et de l'eau, d'en former une statue, de lui donner une voix humaine, d'assouplir ses membres, de la rendre semblable aux déesses : qu'elle ait la beauté des nymphes, que son regard inspire l'amour. Il ordonne à Athéna de la former dans les arts de son sexe, de lui apprendre à nuancer un agréable tissu, à animer la toile sous ses doigts industrieux ; il ordonne à Aphrodite de répandre les grâces sur sa tête, de lui inspirer d'ardents désirs, de l'instruire dans l'art d'une élégante parure ; à l'adroit Argophonte de souffler dans son âme l'impudence et les perfides amorces de la volupté.

Il dit : tous les immortels obéissent. Sur les conseils du fils de Cronos, le boiteux Héphaistos, fabrique avec de la terre et de l'eau une jeune nymphe ; la déesse aux yeux gris, Athéna, ceint ses reins, la couvre d'un voile éclatant ; les Grâces et la déesse de la persuasion la parent d'agrafes, d'anneaux d'or ; les Heures ornent son front de toutes les fleurs du printemps. Athéna lui donne la majesté. Sur l'ordre de Zeus, Hermès lui inspire les artifices, les séduisants discours, les charmes trompeurs. Il la nomme Pandore, parce qu'elle a reçu les dons de tous les dieux, fléau terrible des humains.

Ce piège ainsi tissu, le père des dieux et des hommes envoie

1) Paul Ehrenreich, *Die Mythen und Legenden der südamerikanischen Urvölker*, Berlin, 1905, p. 16.

2) Hésiode, Ἔργα, v. 60 et suiv. ; *Théogonie*, v. 571 et suiv. ; Hyg. *fab.*, 142 ; Roscher, *Lexique*, III (1), col. 1520 et suiv. ; III (2), col. 3032.

à Épiméthée l'adroit Argophonte, conduisant le fatal présent. Épiméthée oublie les ordres que lui donna Prométhée : « Renvoie, lui avait-il dit, tous les dons qui te viendront du dieu qui règne sur l'Olympe ; n'en accepte aucun ; crains que ces dons perfides ne soient une source de maux pour les mortels. » L'imprudent Épiméthée oublie les ordres de son frère, reçoit Pandore des mains d'Hermès... Pandore, tenant dans ses mains un vase immense (πίθος), en soulève le fatal couvercle ; les maux, les soucis cuisants s'en exhalent, se dispersent sur la terre ; un seul bien est renfermé au fond de cette urne, l'espérance ; elle s'arrête sur les bords du vase que Pandore s'empresse de renfermer, sur les conseils du dieu qui porte l'égide, de Zeus qui assemble les nuées ; l'espérance seule demeure aux malheureux mortels qu'une foule de maux accable...

On a souvent fait remarquer l'incohérence de ce récit[1] : Zeus envoie Pandore sur la terre pour y ouvrir son vase et pour libérer les maux qui affligeront l'humanité. Mais, se demande-t-on, pourquoi, à cette fin, prendre la peine de fabriquer une femme ? Hermès n'aurait-il pu se charger de la besogne ? On ne comprend pas non plus pourquoi le récit reproche à Épiméthée d'avoir reçu Pandore. S'il lui avait refusé l'hospitalité, n'en aurait-elle pas moins ouvert son vase néfaste ? Le vase une fois ouvert, tous les maux se répandent au dehors ; seule l'espérance reste enfermée au fond du vase. Mais l'espérance, même trompeuse, est-elle un mal[2] ? Et n'est-elle pas tout aussi bien répandue sur la terre que tel des maux libérés par Pandore ?

Ici comme si souvent ailleurs, c'est la méthode comparative qui nous donnera la clef de cette énigme. Il y a un épisode de conte bleu très répandu et qui rapporte à peu près ceci[3] :

L'héroïne, une jeune fille, reçoit l'ordre définitif de ne pas ouvrir, quoi qu'il arrive, une certaine boîte. Deux fois elle désobéit : des

1) Wolf Aly, dans *Rheinisches Museum f. Philologie*, N. F., LXVIII (1913), p. 554.

2) Il paraît, en effet, que pour les Grecs de cette époque-là l'espérance était parfois considérée comme un mal, à preuve les vers bien connus de Théognis (v. 637-8) : Ἔλπις καὶ κίνδυνος ἐν ἀνθρώποισιν ὁμοῖα·
οὗτοι γὰρ χαλεποὶ δαίμονες ἀμφότεροι.

3) Stith Thompson, *Tales of the North American Indians*, Cambridge, Mass., 1929, p. 276 ; *Motif-Index*, C, 321 ; voir aussi Dudley Kidd, *Savage Childhood*, Londres, 1906, p. 238.

boîtes s'échappent des êtres malfaisants, ce qui entraîne des conséquences fatales pour elle. Heureusement, elle sait résister à la curiosité lors de la troisième et dernière épreuve, en sorte que tout finit bien, ce qui est du reste la règle dans les contes bleus.

Ce conte nous permet de reconstruire le récit modèle d'Hésiode, d'autant qu'il s'agit d'un thème parfaitement connu des anciens : il forme un des épisodes du récit d'Amour et Psyché d'Apulée :

Prométhée a enfermé tous les maux dans un vase ; il y avait ajouté l'espérance, dont on n'avait naturellement pas besoin, puisqu'il n'y avait pas de maux. Il avait défendu à sa femme, qu'elle s'appelât Pandore ou autrement, de jamais toucher au vase fatal. Par malheur, Prométhée étant un jour absent, elle ne peut résister à la tentation : elle ouvrit le vase, et tous les maux s'échappèrent.

On le voit, c'est au fond l'aventure d'Odysseus avec le sac d'Éole.

Peut-être le récit était-il différent :

Prométhée a enfermé tous les biens dans un tonneau : il a défendu à sa femme d'y toucher. Mais, entraînée par la curiosité, elle soulève le couvercle ; hélas, c'est trop tard, elle ne retient que l'espérance, seul bien qui nous soit toujours présent.

C'est là, à peu de chose près, la version d'une fable de Babrios[1] qui, tout Byzantin qu'il fût, a sans doute puisé à un récit assez ancien et plus logique que celui du chantre d'Ascra.

Tout cela n'explique pas encore pourquoi Zeus se serait mis en peine de faire créer une femme d'une rare beauté pour la simple besogne d'ouvrir un vase scellé. On comprend encore moins pourquoi il aurait fallu donner à Prométhée un frère plus facile à être séduit par la belle que lui-même. Pourquoi avoir imaginé un tel caractère sans en tirer profit ?

La réponse, c'est que Pandore avait précédemment une fonction assez différente et que la confusion est due au bon

1) E. Lévêque, *Les Fables ésopiques de Babrios,* Paris, 1890, p. 100, nº 58.

Hésiode coupable d'avoir maladroitement fusionné deux traditions différentes, celle de la femme curieuse qui ouvre une boîte défendue et celle qu'il faut examiner maintenant.

La scène pittoresque de la création de Pandore par les Olympiens assemblés sous la présidence de Zeus en rappelle une semblable, incorporée dans le *Mahâbhârata*. Brahman commande à l'artisan divin Viçvakarman de créer une jeune fille d'une beauté incomparable, la belle Tilottamâ. Ce chef-d'œuvre achevé et doué de vie, Brahman l'envoya sur terre pour y tendre ses pièges à deux frères jumeaux que les dieux avaient pris en grippe — non sans raison.

Sunda et Upasunda, de la race des Asuras, deux géants cruels et méchants, étaient liés par un amour fraternel aussi exquis que rare. D'accord sur toutes les questions, ils partageaient l'un avec l'autre les bons comme les mauvais jours. Chacun d'eux ne parlait et ne faisait que ce qui plaisait à l'autre. Absolument pareils de caractère et d'habitudes, ils paraissaient un seul individu divisé en deux. Or, saisis par la démesure, ils se firent forts d'envahir les cieux et d'en chasser les dieux. Chose plus terrible encore, ils se mirent à détruire l'empire des dieux sur terre en massacrant les brahmanes et en réduisant la terre en un désert. Voilà pourquoi Brahman leur envoya la belle Tilottamâ afin de les diviser et de faire naître la haine entre eux. Il avait bien calculé : voir la demoiselle et s'éprendre d'elle, ce fut tout un. Ivres d'alcool et d'amour, ils s'emparèrent d'elle : chacun prétendit l'avoir pour lui seul. Des paroles ils en vinrent aux coups, et ils finirent par s'assommer avec leurs massues[1].

Dans ce récit, la création de la belle Tilottamâ est très logique et parfaitement d'accord avec sa fonction, qui est celle de séduire deux frères jumeaux, de mettre fin à leur amour fraternel et de convertir leur amitié en haine. Quant à la fonction de Pandore, celle d'ouvrir une boîte, elle est sans rapport avec sa beauté : une femme quelconque ou même un homme aurait pu faire la chose. Nous sommes donc amenés à conclure que, si la création de Pandore est décrite avec tant de détails, c'est qu'originairement, elle aussi

1) *Mahâbhârata*, liv. Ier, 211-214 ; traduction anglaise par les soins de PRATIP CHAND RÂJ, Calcutta, 1893, I, p. 581 et suiv. ; voir aussi TAWNEY-PENZER, *The Ocean of Story*, Londres, 1924-28, II, p. 13 et suiv., IX, p. 29.

avait pour fonction de séduire les deux frères, de semer la discorde entre eux.

Cette conclusion est confirmée jusqu'à un certain point par la grande ressemblance de caractère entre, d'un côté, les jumeaux indiens, de l'autre, Prométhée et Épiméthée. Sunda et Upasunda sont des Asuras, ennemis des dieux au pouvoir ; Prométhée et son frère sont des Titans, membres de la race divine détrônée par Zeus et les Olympiens. Comme les deux frères indiens, Prométhée a l'audace de pénétrer dans la demeure des dieux et de leur dérober le feu céleste ou volcanique[1]. Zeus avait donc les mêmes motifs d'en vouloir à Prométhée que Brahman de réduire Sunda et Upasunda à l'impuissance. A cette fin il se sert de Pandore comme Brahman se sert de Tilottamâ. Il est donc présumable qu'il l'envoya, non pas pour ouvrir une boîte, mais pour susciter une querelle mortelle entre Prométhée et son frère. Une autre conclusion qui se dégage de ces considérations, c'est que Prométhée et Épiméthée étaient dès l'origine deux frères démiurges, semblables en tout à ceux dont parlent les traditions recueillies en Australie et dans l'Amérique du Sud.

Mais, nous dira-t-on, le nom d'Épiméthée n'indique-t-il pas suffisamment son origine secondaire[2] ? N'est-ce pas un calque du nom de Prométhée, fait pour l'excellente raison qu'on croyait improbable que le sage Prométhée se fût laissé duper par Pandore ? Que Prométhée et Épiméthée fassent contraste, cela est certain. Ce qu'on n'a pas noté jusqu'ici, c'est que de tels contrastes entre deux frères démiurges sont très fréquents dans les traditions des demi-civilisés. Citons-en quelques exemples. D'après une tradition mélanésienne, deux démiurges, To-Kabinana et To-Karvuvu, pêchent la terre du fond de l'océan. Puis ils créent l'humanité en jetant par

1) Voir là-dessus BAPP, *op. cit.*, p. 10 et suiv.

2) M. MAYER, *Die Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst*, Berlin, 1887 : Bei Hesiod wird diese ethische Wendung des Mythus besonders dadurch unterstützt, dass dem Προμηθεύς ein Ἐπιμηθεύς zur Seite gestellt wird, eine ganz schattenhafte Figur, die nicht wie jene aus sich selbst erklärbar ist und offenbar nur als Gegensatz zu ihr erfunden ist.

terre deux noix de coco, d'où naissent deux femmes, qui seront les épouses des deux frères. Un de ces démiurges, To-Kabinana, est prudent et sage, mais l'autre, To-Karvuvu, est un sot. C'est ainsi que, d'après une légende assez répandue, To-Kabinana crée la première femme, mais To-Karvuvu, entendant l'imiter, en crée une autre, qu'il ensevelit, causant par là la mort des humains[1]. Ou bien To-Kabinana fait dire aux humains qu'ils seraient immortels ; mais To-Karvuvu détourna ce message et le fit parvenir au serpent ; voilà pourquoi l'homme meurt, mais le serpent est immortel en changeant de peau[2]. Quand To-Kabinana recommande à son frère de prendre soin de leur mère, ce dernier la brûle vive. Quand To-Kabinana crée un poisson utile, pour pousser les autres poissons vers le rivage et entre les mains des pêcheurs, To-Karvuvu crée le requin[3]. Ailleurs en Mélanésie, les deux frères portent des noms différents[4] : dans les îles de Banks, par exemple, il s'appellent Tangaro le Sage et Tangaro le Sot[5]. Dans l'île des Lépreux, on les appelle Tagaro et Suqematua ; le premier crée les fruits bons à manger, tandis que l'autre ne produit que les fruits inutiles, etc.[6].

Souvent il ne s'agit pas d'un démiurge sage et de son frère idiot, mais le contraste est d'un ordre quelque peu différent. Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, par exemple, connaissent un démiurge bon, favorable aux hommes, et son frère méchant, qui leur est hostile[7].

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question des origines de ces traditions dualistes, si intéressantes qu'elles soient[8].

1) R. H. Codrington, *The Melanesians*, Oxford, 1891, p. 157 et suiv. ; Roland B. Dixon, *Oceanic Mythology*, Boston, 1916, p. 122.
2) Robert Briffault, *The Mothers*, Londres, 1927, II, p. 679.
3) Dixon, *op. cit.*, p. 123.
4) Briffault, II, p. 679 et suiv. ; Codrington, p. 157 et suiv.
5) Codrington, p. 156 et 266 ; Dixon, p. 124.
6) Codrington, p. 169 et suiv. ; Dixon, p. 126.
7) Briffault, *op. cit.*, II, p. 679 et suiv.
8) Briffault, II, p. 679. Le cycle des héros Panaumbe et Penaumbe, très populaire chez les Ainos, paraît avoir la même origine ; voir Basil Hall Chamberlain, *Aino Folk-Tales*, Londres, 1888, p. 31 et suiv.

Qu'il nous suffise de constater leur diffusion très considérable sur la surface de notre terre. Elles justifient notre tentative de reconstruire une tradition analogue dans la Grèce ancienne. Là aussi, tout porte à le croire, il y avait à l'origine deux frères démiurges, Prométhée et Épiméthée, l'un sage et prudent, l'autre le contraire. Prométhée créa l'homme et lui procura le feu, mais son frère fit en sorte que l'homme perdit une partie de ces avantages et qu'il fut accablé de maux innombrables. Il est malaisé de savoir précisément comment cela se produisit. Vraisemblablement, Prométhée avait enfermé les maux dans une boîte qu'il donna à garder à Épiméthée. C'est alors que les dieux, ennemis des deux frères, envoyèrent vers lui une femme d'une beauté divine pour le séduire et pour ouvrir la boîte fatale. A côté de cette tradition il paraît y en avoir eu une autre, d'après laquelle les Olympiens envoyèrent la femme pour susciter une querelle entre les deux frères. Hésiode — ou sa source — a confondu les deux variantes ; de là les inconséquences du récit actuel.

Alexandre H. Krappe.